

LACOSTE, Yves (2012) *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, La Découverte, 256 p. (ISBN 978-2-7071-74727)

Philippe Boulanger

Volume 57, numéro 160, avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017816ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017816ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boulanger, P. (2013). Compte rendu de [LACOSTE, Yves (2012) *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, La Découverte, 256 p. (ISBN 978-2-7071-74727)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 57(160), 155–157.
<https://doi.org/10.7202/1017816ar>

chapitre, d'autres questions très différentes sont abordées, comme le siège dans l'espace numérique à partir d'un conflit entre des joueurs experts et une compagnie de jeux vidéo, les identités culturelles dans l'espace public américain, le concept de siège dans la poésie urbaine, ou encore les ambassades américaines comme des endroits assiégés à l'extérieur.

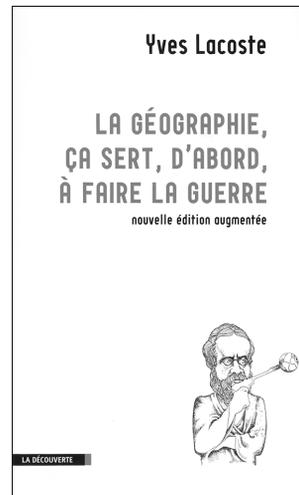
Le thème du siège chez les sociétés autochtones n'est certes pas novateur, mais le sujet est loin d'être épuisé. La complexité même du concept de siège rend la diversité des points de vue *a priori* intéressante, mais peut-être tellement hétérogène qu'on remarque l'absence d'un cadre commun d'analyse ou d'une base conceptuelle commune autour du concept de siège, à partir de laquelle réaliser des études de cas ou des réflexions. L'approche de l'étude des figures de siège pour analyser les différentes formes que peut prendre le conflit dans l'espace, annoncée en préface comme un des objectifs principaux de l'ouvrage, apparaît seulement dans deux ou trois contributions concernant des études de cas comme la crise d'Oka ou les revendications autochtones sur la Côte-Nord.

Ainsi, on trouve d'excellents travaux de recherche documentés où le concept de siège, comme stratégie visant à briser la « territorialité » d'un espace joue un rôle majeur tandis que, dans d'autres chapitres, on trouve seulement une description du concept de siège selon un auteur ou un contexte culturel concret, sans introduction théorique ou avec à peine quelques références bibliographiques, ce qui rend la qualité scientifique des contributions un peu inégale.

En somme, ce livre démontre la complexité du concept de siège appliqué au contexte géographique et culturel du Québec, centré au début sur les conflits entre les sociétés autochtones et la société québécoise et, dans la deuxième partie, sur des questions assez dissemblables autour des formes de siège dans l'architecture, la poésie ou l'ethnolinguistique. À vouloir embrasser trop large, on en devient parfois

trop succinct dans les développements des études de cas ou des cadres théoriques, ce qui livre un portrait lacunaire, surtout aux lecteurs intéressés d'en savoir plus sur les conflits et la concertation en contexte minoritaire, tel qu'annoncé dans le titre de l'ouvrage.

Luis del Romero Renau
Département de Géographie
Universitat de València (Espagne)



LACOSTE, Yves (2012) *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, La Découverte, 256 p. (ISBN 978-2-7071-74727)

Il n'est plus de colloques de géopolitique qui ne fassent référence aujourd'hui, dans une intervention ou une autre, au célèbre titre conçu par Yves Lacoste. La communauté des géographes, du moins en France, a acquis l'idée que la géographie était un savoir stratégique pour les princes, les stratèges et les commerçants. Il n'en fut pas toujours ainsi dans l'école de géographie française, qui concevait la discipline à partir de la géographie physique. La géographie était tout sauf politique, c'est-à-dire une analyse des rivalités de pouvoirs entre des citoyens ou des États sur un territoire donné. Autant dire que *La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*

fit scandale lors de sa publication en 1976. Quelques décennies plus tard, il demeure encore quelques esprits universitaires qui ne l'ont toujours pas compris. Cette nouvelle édition augmentée se révèle nécessaire et donc d'un grand apport, pour l'universitaire comme pour le citoyen.

À l'occasion de la célébration des 10 ans de l'Institut français de géopolitique (Université Paris VIII-Saint-Denis), fondé en 2002 par la professeure Béatrice Giblin dans la continuité de l'œuvre d'Yves Lacoste, lui-même professeur émérite dans cette université, nous pouvons nous réjouir de la réédition d'une œuvre fondamentale pour la géographie, et introuvable dans les librairies. Ses apports et son impact ont fait date et l'ouvrage reste une référence inégalée dans la production scientifique géographique. Des générations d'étudiants et de professeurs ont suivi la voie engagée par un géographe pionnier, critique et curieux de son environnement.

En effet, cet ouvrage est d'abord un acte de combat et de conviction pour une autre pratique de la géographie. Yves Lacoste fustigeait la géographie classique et universitaire en cours, celle des professeurs qui s'était imposée à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. La géographie physique était prépondérante, effaçant totalement l'approche géopolitique considérée comme dangereuse en raison de ses liens avec la montée du nazisme en Europe dans l'entre-deux-guerres.

Yves Lacoste nous réapprend que la géographie est un savoir stratégique de tout temps pour le militaire, le prince et le commerçant. Ce savoir des États-majors est une aide à la décision, indispensable pour comprendre l'environnement des hommes, leur représentation du territoire et leurs rivalités. Son analyse des bombardements des digues nord-vietnamiennes par l'armée de l'air américaine témoigne, en 1972, de l'utilisation de ce savoir stratégique. Ces opérations de bombardements étaient conçues et pratiquées de telle sorte que rien ne devait révéler la stratégie élaborée contre les populations en utilisant sciemment la destruction de l'environnement.

Sa révélation aurait suscité un mouvement d'opinion publique internationale contre la stratégie militaire américaine. Les analyses de terrain de Lacoste au Nord-Vietnam devaient justement le dévoiler et faire scandale. Sa dénonciation de cette stratégie dans *Le Monde*, à l'été 1972, avait eu un impact international puisque le pape avait pris la peine de téléphoner au président Nixon pour faire cesser ces opérations militaires.

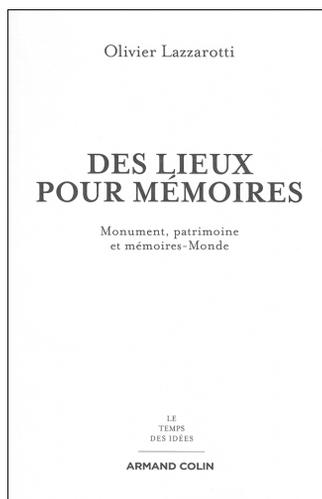
Au-delà de la critique d'une conception «rébarbative» de la géographie française, la démonstration d'Yves Lacoste, qui reste en grande partie d'actualité, illustre un engagement exceptionnel pour créer une double rupture. La première intègre la politique et l'idéologie dans la pratique géographique. Ses enseignements et l'importance de sa pensée à l'échelle internationale, en faveur de la géopolitique mais aussi plus largement de la géographie, créent un changement dans la durée. La fondation de la revue *Hérodote*, en 1976, décrite comme «revue de géographie et de géopolitique», mais dont le premier titre jusqu'en 1982 était *Stratégies géographiques idéologies*, illustre la portée de cet engagement puisque plusieurs générations de géographes y ont contribué et contribuent toujours à diffuser ce savoir stratégique. La seconde rupture est de reconnaître la géographie comme un savoir utile et pragmatique pour le décideur (politique, militaire, économique) qui a compris de longue date que la géographie universitaire s'était écartée des véritables préoccupations de la société. La géographie est donc nécessaire à tous les citoyens, pas seulement à des étudiants qui se destinent à devenir professeurs.

L'œuvre d'Yves Lacoste est donc à lire ou à relire tant les engagements prononcés voici plus de 40 ans y ont une résonance contemporaine en France. Il est à préciser que cette nouvelle édition est augmentée d'informations de première importance. La longue introduction ajoutée à la première édition explique le riche parcours de l'auteur, du Maroc à la Haute-Volta (aujourd'hui Burkina-Faso) et au Vietnam du Nord, de l'Université de Vincennes dans les années 1970 à la fondation de



l'école française de géopolitique à l'Université Paris VIII. Des mises à jour fort intéressantes ont été ajoutées dans le texte originel ainsi que des annexes. L'une d'elles fait figurer tous les titres des numéros d'*Hérodote* depuis 1976 dont les articles sont désormais disponibles sur les sites Gallica.bnf.fr (jusqu'à 2000) et Cairn.info (à partir de 2000). Nous pouvons donc féliciter les personnes qui ont eu l'initiative de cette réédition et reconnaître, aux termes de la lecture de cette œuvre, le rayonnement international d'Yves Lacoste à qui la géographie française doit un renouvellement de la pensée et de la pratique de la discipline. L'Institut français de géopolitique n'est-il pas devenu l'école par excellence de la géopolitique française?

Philippe Boulanger
Université de Cergy-Pontoise



LAZZAROTTI, Olivier (2012) *Des lieux pour mémoires. Monument, patrimoine, et mémoires-Monde*. Paris, Armand-Colin, 216 p. (ISBN 978-2-200-27765-9)

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'auteur tente de rendre compte de la cohabitation des lieux et des mémoires en tant que dynamique révélatrice d'un projet politique, de

vivre ensemble. C'est au prisme des trois modalités de « refiguration du temps passé » de Paul Ricoeur (1985) – *le même, l'autre et l'analogique* – qu'est tissée la trame de chacune des étapes des lieux pour mémoires. En la déroulant, l'auteur avance l'hypothèse que les termes de monument et de patrimoine appliqués au monde contemporain cessent d'être pertinents pour qualifier la production de nouveaux lieux, de nouveaux objets et des mémoires qui y sont associées. Aussi, il propose de mobiliser un nouveau concept, celui des mémoires-Monde : des mémoires qui renvoient à un ensemble infini de référents possibles brouillant à la fois les repères temporels, géographiques et scalaires.

Ces trois temps des lieux pour mémoire, déclinés sous les formes de monuments, patrimoine(s) et mémoires-Monde, structurent les trois principaux chapitres de l'ouvrage et marquent leurs différents champs d'action, d'enjeux et de conflits selon les acteurs qui les désignent. Première mémoire politique mobilisée, celle du monument, érigée et légitimée par les intellectuels et confirmée par les pouvoirs en place. Une mémoire dogmatique et duale, selon l'auteur, puisqu'elle demande et mobilise certains savoirs en même temps qu'elle interroge et révèle la manière dont l'individu conçoit son rapport à son environnement et à ses origines. Le mode opératoire est celui de la conservation. L'introduction de la mémoire patrimoniale marque un tournant mémoriel puisque c'est au contact des *autres* (ceux extérieurs à sa construction) qu'elle est reconnue et validée. Comme l'indique Olivier Lazzarotti, « l'appel aux autres est l'indissociable associé du processus de mémorisation » (p. 104). Cette mémoire patrimoniale effectue un changement d'échelle en même temps qu'elle mobilise le politique et le profane, à savoir ceux qui la valident et ceux qui, par leur regard, leurs actions, la font vivre et lui confèrent l'assise même de cette légitimité. Enfin, South Bank, les formes urbaines de Dubaï ou encore l'aménagement de Val d'Europe sont des lieux décrits, par l'auteur, comme caractéristiques

